

et de Belgique, tout en étant en opposition brutale avec le Front Populaire, resteront cependant dans l'enceinte de ce dernier, qui parviendra à les effriter contre les chiffons de papier d'une bourgeoisie qui sait parfaitement qu'elle peut, en toute tranquillité, tronquer l'engagement d'un moment, d'autant plus que les co-signataires du Front Populaire ne se lèveront jamais pour en imposer le respect; qui sait aussi que ce dernier n'est pas son ennemi, mais son partenaire qui, le moment venu, saura répéter les exploits de l'immédiat après-guerre pour égorger le prolétariat révolutionnaire et sauver le régime bourgeois.

Nous avons aussi pressenti, avec les événements français et belges, l'ouverture d'une situation internationale connaissant l'éclosion de mouvements grévistes dans les autres pays. Mais nous mettions en évidence que notre hypothèse ne relevait pas d'une analyse de la situation (dont nous nous déclarions incapables), mais de notre passion de militants communistes, à l'affût d'une extension des mouvements prolétariens au delà des frontières françaises et belges.

Les événements d'Espagne présentent une caractéristique tout à fait différente, car ils dépendent d'une initiative de la droite bourgeoise et non du prolétariat luttant pour l'amélioration de ses conditions de vie. Nous y voyons — au point de vue du mouvement ouvrier — que les facteurs dirigeants qui avaient agi en France et en Belgique (le Front Populaire, les socialistes et centristes) y prendront une figure bien plus marquée et plus frappante dans la politique qu'ils mènent et qui consiste à éviter que les masses débordent les cadres du régime capitaliste.

Au point de vue international, les événements espagnols, bien plus que ceux de France et de Belgique, se dirigent vers une accentuation des dangers de guerre (suivant Blum les ouvriers se battront d'autant mieux qu'ils auront obtenu de meilleures conditions de vie du capitalisme). Mais nous n'entendons pas parler comme si une menace de conflit immédiat résultait des manœuvres de Mussolini, Hitler, Blum, mais bien de la nature même des répercussions de ces événements au sein des masses, où les traîtres sont parvenus à mobiliser ces dernières,

non point sur des bases de classe — les seules pouvant fournir une réelle solidarité avec les ouvriers espagnols — mais sur le front où refluent les contrastes inter-impérialistes. Cela est tellement vrai qu'aujourd'hui on en arriverait à considérer que M. Blum trahirait le Front Populaire et le socialisme s'il ne répondait pas aux avions de Mussolini ou aux navires de Hitler par l'envoi de forces armées en Espagne, pour défendre la démocratie contre le fascisme. Les ouvriers ont été conduits jusqu'au bord de l'abîme par les traîtres et ils se considéreront force dérisoire s'ils combattent pour le socialisme sur la base de leurs revendications de classe, alors qu'ils se sentiront forts à la seule condition de pouvoir marcher derrière un gouvernement impérialiste levant le drapeau de l'antifascisme. Nous ne voulons pas, enfin, parler de l'intérêt fondamental qu'aurait le capitalisme français à sauvegarder le gouvernement du Fronte Popolare, car aucune incompatibilité de principe n'existe à l'entrée dans une constellation impérialiste « démocratique » d'un Etat régi par un gouvernement de droite ou même fasciste. En 1914, la démocratie française s'accommodait fort bien de son accord avec le czarisme russe et l'orientation philo-française de la politique espagnole n'a jamais été aussi nette que sous le régime de Primo de Rivera avec lequel le gouvernement français de gauche de 1924 put fort bien collaborer lors de la guerre d'extermination de 1925 au Maroc. Les constellations impérialistes se forment en fonction des intérêts des capitalismes respectifs, ce qui traduit, d'ailleurs, la plus ou moins forte résistance des sociétés capitalistes à l'assaut révolutionnaire du prolétariat (les capitalismes les plus puissants destinés à s'allier contre les autres bourgeoisie sont aussi ceux qui détiennent encore certaines possibilités de manœuvres dans le domaine social). Il est vrai que le capitalisme « démocratique » est celui qui a les meilleures positions dans le domaine international, mais cela ne signifie pas que les constellations impérialistes doivent être obligatoirement homogènes: il n'y a qu'un danger pour le capitalisme et c'est le prolétariat. Pour cela, tous les accommodements sont possibles entre les formes particulières du gouvernement capitaliste. Il s'agit maintenant de voir comment et pourquoi

la bourgeoisie espagnole n'a d'autre ressource, pour dompter la terreur du prolétariat, que de charger le Front Populaire

de l'habiller en rouge écarlate et de la présenter comme l'ennemi du fascisme que l'on veut « écraser à jamais ».

La situation est-elle révolutionnaire ou susceptible d'évoluer vers une issue révolutionnaire?

Sur les traces de Lénine, nous avons toujours considéré que les conditions d'une situation révolutionnaire sont les suivantes:

a) Une crise grave au sein de la classe ennemie venant à se trouver dans l'impossibilité de faire fonctionner toutes les branches de son appareil répressif contre les masses, cet appareil lui-même étant bouleversé profondément par la situation;

b) Une hésitation profonde au sein des couches petites bourgeoises étant parvenues à se dissocier du capitalisme et se dirigeant vers le prolétariat;

c) Une poussée vers la lutte insurrectionnelle du prolétariat à la tête duquel se trouve un parti ayant conquis une forte influence sur les masses qu'il appelle à la lutte sur la base d'un programme révolutionnaire.

Un examen même sommaire de la situation espagnole prouve, à l'évidence, que ces conditions ne se trouvent nullement réalisées. A première vue, l'on pourrait considérer que la classe ennemie se trouve écartelée en conséquence de la lutte que se mènent les deux fractions qui en représentent les intérêts et que, par conséquent, le prolétariat se serait trouvé dans la possibilité de passer aux formes extrêmes de sa lutte, de s'armer et de conquérir des positions d'où il serait impossible de le déloger ultérieurement. Mais, ainsi que nous le verrons par la suite, la lutte entre la droite de Franco et la gauche de Azana-Caballero n'oppose pas deux formes sociales fondamentalement opposées en face desquelles pourrait s'ébaucher la lutte autonome de la classe ouvrière, comme d'ailleurs cette lutte n'est pas le fruit d'une démantibulation du régime bourgeois ayant mûri son fossoyeur: le prolétariat. Elle est plutôt la convulsion d'une société capitaliste que les circonstances historiques ont mis dans des conditions particulièrement embrouillées, où il ne sera plus possible de procéder à la refonte d'un régime trop arriéré pour pouvoir s'acclimater avec l'atmosphère du régime capitaliste mondial traversant sa phase de dégénérescence et entré au surplus, depuis 1929,

dans une crise économique dont la seule issue se trouve être le dilemme guerre-révolution. C'est au prolétariat et à lui seul que revient la tâche de transformer radicalement les bases de l'économie espagnole, mais nous chercherions en vain, dans les batailles héroïques des ouvriers ibériques, un programme qui soit à la hauteur de sa tâche; à sa place, nous trouverons les déclamations du Front Populaire, à la place des Lénine les bandits politiques à la Caballero.

Une distinction s'impose, évidemment, entre une situation révolutionnaire et insurrectionnelle: la première s'étendant à une période assez longue, la seconde ne pouvant être contenue qu'en un espace de quelques jours. En Russie, par exemple, la situation révolutionnaire s'est certainement ouverte en février 1917 et c'est seulement sept mois après que les conditions se sont présentées pour la victoire insurrectionnelle. D'autre part, octobre lui-même fut précédé immédiatement par l'attaque de Kornilov, ce qui pourrait permettre de comparer la victoire du Front Populaire à la chute du czarisme, l'entreprise de Franco à celle de Kornilov. Mais ce parallèle n'offre aucune possibilité pour nous expliquer la situation actuelle parce qu'il y manque une pièce essentielle, un élément qui ne fait pas office de toiture devant parachever les armes indispensables aux ouvriers mais représente le fondement même de sa lutte. En Espagne manque un parti de classe et aucune perspective ne s'offre pour qu'il puisse poindre au feu des événements actuels.

Et ici nous n'affirmons pas une thèse qui, pour être didactique et scholastique, serait d'une stupidité incommensurable. Elle consisterait à croire que le prolétariat ne peut intervenir en tant que classe dans la situation parce qu'auparavant un groupe de théoriciens n'aurait pas compilé un programme à architecture complète et impeccable. Nous savons fort bien que, presque toujours, les masses se mettent en lutte derrière des chefs qui ne portent pas le drapeau de leurs revendications immédiates et historiques et que c'est par la suite, au cours même du